

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

I

On avait eu soin d'ouvrir devant lui toutes les portes. Deux

minutes plus tard madame Sollier était installée sur le canapé de la salle d'attente de première classe. Elle voulut donner de l'argent pour prendre les places.

— Ne vous occupez de rien, madame... répliqua l'inconnu.

— Pourquoi donc ?

— J'ai reçu de mon maître, à ce sujet, des ordres précis.

Ursule n'insista pas. L'homme à la casquette galonnée se rendit au guichet qu'on venait d'ouvrir.

— Huit places de premières pour Paris... dit-il, je retiens le compartiment tout entier... J'ai une personne malade à conduire.

— Bien, monsieur, répliqua l'employé.

— Si par hasard, en arrivant à Maison Rouge, le train n'avait aucun compartiment libre, quel parti prendre ?

— Soyez tranquille, monsieur... Dans ce cas je ferai ajouter un wagon, mais nous n'aurons pas besoin de cela, ou voyage fort peu en ce moment...

L'inconnu paya et reçut huit tickets, puis il revint auprès d'Ursule.

Au dehors, le temps était épouvantable. Depuis une heure, quoique le froid fût excessif, la neige recommençait à tomber en gros flocons serrés.

Le train montant vers Paris devait passer à huit heures cinq minutes. A l'heure réglementaire on l'entendit siffler, il entra en gare et stoppa.

L'homme à la cocarde s'avança sur le quai, portant Ursule dans ses bras. Le chef de gare se dirigea vers un compartiment de première classe absolument vide, et ouvrit la portière.

— Ici, monsieur, s'il vous plaît... dit-il. Voilà votre affaire... Nous n'aurons pas besoin d'ajouter un wagon.

Le pseudo-valet installa madame Sollier dans le compartiment dont la portière fut refermée.

— Mettez une plaque de « wagon réservé »... commanda le chef de gare au conducteur du train. Le compartiment est loué tout entier.

Cet ordre fut exécuté, et le convoi se remit en marche sous une tourmente de neige.

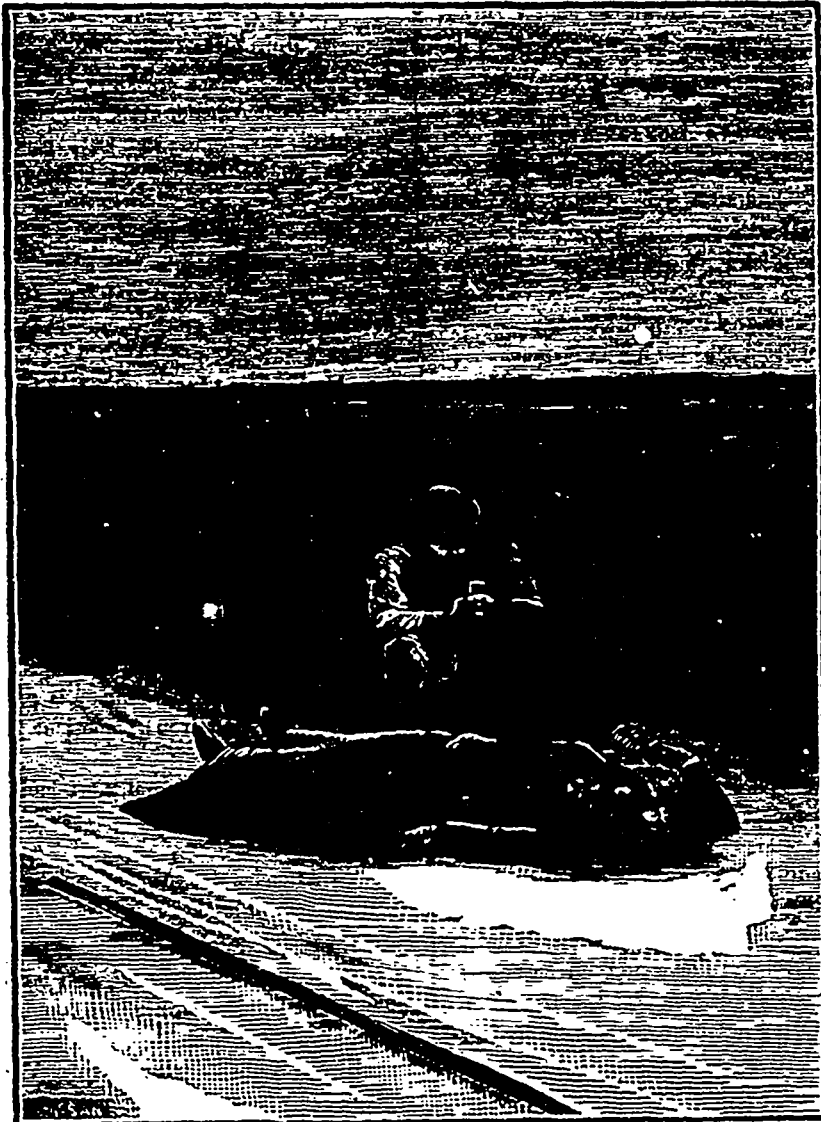
Il nous le provisoirement filer vers Paris et rejoignons la voiture qui emmenait René sans connaissance, Paul Lantier et Victor Bérallé, dans la direction de la rue de l'École de Médecine.

IV.

— C'est la déesse que doivent être les lettres...

— Du premier regard le

fil de Pascal avait reconnu la jeune fille. C'était René ! René, la pensionnaire de madame Lhermitte ! René, l'amie de Pauline Lambert ! René dont il parlait la veille avec tant d'amour à mademoiselle Honorine de Terrys !... René, qu'il croyait perdu et qu'un miraculeux hasard, inexplicable pour lui,



en ce moment du moins, lui faisait retrouver la nuit, à Paris, enfouie dans la neige sur la berge du fleuve qui devait l'engloutir, victime d'un crime, évanouie, morte peut-être...

Les angoisses effroyables du jeune homme sont faciles à comprendre. Une pensée unique torturait son esprit : René respirait-elle encore ? On pouvait en douter, hélas ! tant la jeune fille était glacée...

Paul appuya la tête de la pauvre enfant sur son épaule, tandis qu'il interrogeait le côté gauche de la poitrine, à la place du cœur.

Pas une pulsation !... Pas un battement !... Il prit les mains mignones de René dans les siennes ; on eût dit qu'elles étaient de marbre. Il serra plus étroitement le corps inanimé, espérant lui communiquer un peu de la chaleur fiévreuse qui brûlait le sien.

Ce corps restait inerte et froid comme une statue d'albâtre. Aucun symptôme, aucun signe, même le plus léger, ne trahissaient un retour à l'existence. Paul s'épuisait en efforts surhumains pour ne point éclater en sanglots et pour cacher son désespoir.

La voiture marchait bon train, malgré le verglas. Le cocher prévoyant avait fait mettre des clous à glace aux fers de son cheval qui, sous l'aiguillon du froid, filait comme un pur-sang.

Enfin le fiacre s'arrêta. On était arrivé. Victor descendit lestement du siège et vint à la portière.

— Eh ! bien ? demanda-t-il à Paul dont le visage décomposé lui fit peur.

— Rien ! répondit ce dernier d'une voix sourde.

— Il faut appeler un médecin sans perdre un instant.

— Oui.

— Je vais en chercher un...

Et le contre-maître s'élançait, prêt à sonner à toutes les portes jusqu'à ce qu'il eût trouvé la maison d'un docteur.

Paul le rappela. Victor revint à la voiture.

— Non, lui dit le fils de Pascal Lantier, à cette heure nous serions forcés d'attendre longtemps peut-être, et nous ne pouvons pas attendre.

— Que faire alors ?

— Au-dessus de chez moi habite un de mes amis, étudiant en médecine... C'est un brave garçon fort instruit qui nous viendra en aide avec un dévouement absolu... Veuillez vous charger pendant quelques secondes de cette pauvre enfant... Je vais faire ouvrir la porte et payer le cocher.

— Il faudra qu'il nous prête une de ses lanternes pour monter l'escalier... dit Victor.

L'automédon avait entendu.

— Voilà, bourgeois... fit-il en étant une lanterne et en la présentant à Paul. Tout à votre service... Je vous attends ici... Faites le plus pressé... Faut savoir se prêter aux circonstances et obliger son prochain lorsqu'on le peut, pas vrai ?... Quand on a besoin d'un service à son tour, on est bien content de trouver un bon garçon qui vous le rend...

Paul murmura quelques mots de gratitude, franchit le trottoir et sonna violemment.

La porte s'ouvrit. Victor tenait entre ses bras René, qui ne reprenait pas connaissance. Il longea le couloir et gravit l'escalier. L'étudiant en droit, portant la lanterne d'une main tremblante, l'éclairait. Arrivé sur le carré où se trouvait son logement, il se servit de sa clef et la porte tourna sur ses gonds.

— Dans ma chambre... sur mon lit... dit-il à Victor.

Le contre-maître obéit.

— Maintenant, poursuivit le fils du constructeur en lui tendant la lanterne, ayez l'obligeance d'aller payer le cocher... Je monte chez mon ami...

— Bon... mais s'il vous plaît, monsieur Paul, donnez-moi la lanterne que ce brave homme me réclamerait...

Dans son bouleversement l'étudiant perdait la tête.

Victor alluma deux bougies, prit la lanterne et descendit. Paul jeta un regard désespéré sur la jeune fille pâle et raide comme un cadavre, et s'élança vers l'étage supérieur.

Sur la porte était clouée une carte de visite ainsi conçue : JULES VERDIER. Étudiant en médecine.

Lantier frappa sans modération, comme s'il voulait enfoncer l'huis. En même temps il criait :

— Ouvrez-moi, ouvrez vite.

Jules Verdier dormait profondément sans doute, car ce ne fut pas lui qui répondit, mais une voix fraîche et bien timbrée.

— Qui est là ? demanda cette voix.

— Moi, Zirza, votre voisin d'au-dessous... répondit Paul. Ouvrez-moi vite !... Réveillez Jules !...

Madame Verdier était une fort jolie fille de vingt-deux ou vingt-trois ans, blonde aux yeux bleus, qui, négligeant beaucoup son état de fleuriste, en revanche étudiait la médecine avec son mari.

Disons de suite que Zirza, depuis son mariage avec Jules Verdier, n'avait presque rien changé dans ses habitudes journalières. Orpheline à dix-neuf ans, aimant le travail, son état de fleuriste lui avait procuré une aisance relative à ses goûts modestes.

M. Verdier père mourant, laissait à son fils unique, alex étudiant, une fortune dont le revenu permettait à peine à ce dernier de continuer ses études.

Orphelins tous deux, tous deux habitant sur le même plancher, se rencontrant tous les jours, il était donc naturel qu'un courant de sympathies s'établît entre eux. C'est ce qui arriva.

Bientôt le mariage fut décidé ; mais en même temps il fut convenu que l'étudiant et sa jeune femme continueraient d'habiter sa modeste demeure et travailleraient elle à ses fleurs, lui à ses écritures en dehors de ses heures de cours, tant que Jules Verdier n'aurait pas été admis à la pratique.

— Vrai, c'est vous, monsieur Paul ? fit-elle derrière la porte.

— Oui... cent fois oui, c'est moi !... ouvrez donc...

On entendit une clef tourner dans la serrure. La porte s'entre-bâilla.

— Attendez une seconde pour entrer... dit Céleste, je suis en chemise... je me salue...

En vérité, Paul avait bien le temps d'attendre ! Il poussa la porte et vit fuir devant lui, sous les plis d'un tissu transparent, un corps de jeune nymphe. La bougie à la main, il entra dans la chambre à coucher.

Zirza réveilla l'étudiant. Jules Verdier sursauta.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il en se frottant les yeux. Est-ce que le feu est à la baraque ?

— Non, mon petit homme... C'est notre voisin d'au-dessous, M. Lantier, qui veut te parler...

— Toi, Paul ! s'écria l'étudiant en médecine complètement éveillé, en remarquant la physiologie bouleversée de son camarade. Qu'est-ce que tu as ? Quo se passait-il ?

— Des choses très graves... Lève-toi vite !...

— Par un froid pareil ! Pourquoi faire ?
 — Il s'agit de sauver une jeune fille...
 — Une jeune fille ?... répéta Zirza qui s'était entortillée dans un rideau et qui montra son museau rose, ses cheveux blancs ébouriffés, et ses yeux pétillants de curiosité.

Le futur docteur venait de sauter en bas de son lit et s'habillait.

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ? demanda-t-il.
 — Je te dirai ça plus tard... Ça n'est pas le moment de converser, il y a péril de mort... Viens...

— Je suis à toi.

— Est-ce que je ne pourrais pas vous être utile ? fit Zirza d'une voix câline. Quand il s'agit de soigner une femme nous valons mieux que vous autres...

— Elle a raison... dit Jules Verdier. Allons hop ! mon lapin rose ! habille-toi en deux temps et trois mouvements.

— Je vous attend en bas... s'écria Paul.

Et il dégringola l'escalier comme une trombe.

Zirza passa rapidement des bas, un jupon, releva ses cheveux sur le haut de sa tête, endossa une vareuse rouge de l'étudiant, et fut prête en même temps que lui. Ils descendirent chez leur voisin.

Paul et Victor étaient auprès du lit, contemplant Renée qui continuait à ne donner aucun signe de vie. Jules Verdier s'approcha d'elle et, après l'avoir regardée pendant une seconde, prit sa main froide qui pendait le long des matelas. Immobile à côté de lui, Zirza admirait, malgré sa pâleur livide et l'altération de ses traits, le doux visage de Renée.

— Pauvre jeune fille ! fit-elle avec émotion.

— Déshabille vite cette enfant et mets-la dans le lit tandis que je vais questionner Paul, car il faut savoir d'où vient le mal avant de le combattre... répliqua le futur médecin.

Les trois hommes passèrent dans la chambre voisine afin de laisser à Zirza sa liberté d'action.

— Pas de mots inutiles... pas de phrases... continua Jules Verdier... le temps presse !... Qu'est-il arrivé à cette jeune fille ?

Paul raconta très brièvement ce qu'il savait et ce que nos lecteurs savent aussi bien et même mieux que lui.

— Un crime ! murmura Jules en frissonnant, après avoir écouté ce récit.

— Ce n'est pas douteux... répondit l'étudiant en droit.

— Et tu connais cette pauvre enfant ?

— Oui... C'est-à-dire que je l'ai aperçue à Troyes, dans un pensionnat, lors de mon récent voyage.

En ce moment Zirza, la jolie blonde, entre-bâilla la porte.

— C'est fait... dit-elle, je l'ai déshabillée et couchée comme un bébé, la belle mignonne... Elle avait au cou un médaillon en or que j'ai placé sur une table...

Les trois jeunes gens retournèrent auprès de Renée.

— Elle est froide comme un marbre... poursuivit Zirza.

— Tout à l'heure nous la couvrirons à outrance, répliqua Jules Verdier, mais il convient d'abord que je procède à mon examen...

Puis le futur docteur, rapidement et avec une décence irréprochable, palpa les membres de l'enfant évanouie.

— La malheureuse devait se tuer cent fois plutôt qu'une dans sa chute effroyable !... fit-il ensuite. Je ne constate cependant aucune fracture.

— Elle est vivante ? demanda Paul dont l'angoisse était plus facile à comprendre qu'à décrire.

— Oui, parbleu !

— Ah ! que Dieu soit loué !

— Ne te réjouis pas trop vite... Je te prévions que les suites probables de l'accident sont fort à craindre...

— Mais tu la sauveras ?...

— Je l'espère bien...

Le fils de Pascal Lantier prit les mains de son ami et les serra avec effusion. En même temps deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

Mme Verdier examinait Paul du coin de l'œil. Elle vit ces deux larmes.

— Il l'aime ! pensa-t-elle, je m'y connais... Voilà qui de vient intéressant... J'adore les amoureux !

— Du feu ici, tout de suite... un brasier à rôtir un bœuf ! reprit Jules. Zirza, ma bonne petite femme, entasse des couvertures sur le lit... Je monte chez moi... Je trouverai dans ma petite pharmacie les éléments d'une potion indispensable...

Et il sortit rapidement. Paul et Zirza n'échangèrent pas une parole pendant son absence qui fut courte. Il revint au bout de quelques minutes, apportant une petite fiole pleine du breuvage qu'il avait préparé.

— Une cuiller à café ? demanda-t-il.

L'étudiant en droit en prit une dans un tiroir et la lui tendit. Victor Béraille allumait le feu.

— Soulève lentement la tête de la malade, continua Jules Verdier en s'adressant à sa blonde moitié.

Zirza s'empressa d'obéir. Le jeune homme remplit de cordial la cuiller, et la glissa entre les dents de Renée.

— Replace la tête sur l'oreiller... dit-il ensuite.

Zirza obéit de nouveau. Jules alors se tourna vers la pendule dont il regarda marcher les aiguilles.

Madame Verdier ouvrait les tiroirs de tous les meubles ; elle en tirait des couvertures et des vêtements qu'elle entassait sur le lit.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un profond silence. Tous les regards, excepté ceux de l'étudiant en médecine, épiaient la figure inerte de Renée, espérant y découvrir quelque indice du retour à la vie.

— Je vais administrer une seconde cuillerée... fit Jules quand la cinquième minute fut écoulée.

Il recommença, avec l'aide de sa femme, la petite opération à laquelle nous venons d'assister. Tout à coup son visage devint moins sombre. Paul, qui ne le perdait point de vue, surprit sur sa physionomie mobile cet éclair de joie et s'écria :

— Tout va bien, n'est-ce pas ?...

— Tout va mieux, du moins... La chaleur revient... La circulation du sang se rétablit... Bientôt cette jeune fille ouvrira les yeux...

— Ah ! mon ami, balbutia Paul que les sanglots étouffaient, sois béni pour cette bonne nouvelle !...

Quelques instants s'écoulèrent encore. Soudain un nuage pourpre colora les joues livides de Renée... Ses lèvres s'agitèrent... Elle poussa un faible soupir... Ses paupières battirent de l'aile, ainsi qu'un papillon prêt à s'envoler, et se disjointèrent, laissant voir le blanc nacré du globe de l'œil.

Paul pleurait. Zirza semblait joyeuse comme si elle venait de retrouver sa meilleure amie. Victor Béraille était pâle d'émotion. Jules Verdier se pencha vers la jeune fille.

— Ne voyez-vous ?... m'entendez-vous, mademoiselle ? lui demanda-t-il d'une voix très douce.

Renée entendit le son de cette voix si elle ne comprit point les paroles prononcées. Elle attacha sur celui qui parlait des yeux hagards où la flamme de l'intelligence ne brillait point, puis elle se mit à trembler de tous ses membres, ses dents claquèrent, des soubresauts nerveux agitaient son corps.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! ! qu'a-t-elle donc ? murmura Paul effaré.

— La fièvre que je redoutais commença... et fichtre, on l'aurait à moins ! répondit Jules.

— Que faire ?

— Tu veux un bon conseil ?

— Certes !

— Eh ! bien, monte chez moi prendra un peu de repos dont tu as grand besoin, et laissons Zirza passer le reste de la nuit auprès de cette enfant.

— Méloigner d'elle !... Y songes-tu ? répliqua Lantier.

— J'y songe si bien que j'insiste, ce parti à prendre étant le seul sage et le seul raisonnable... Demain nous verrons plus clair dans tout cela... Zirza, ma chère, je te transforme en sœur de charité, les milleurs gardes-malades que je connaisse.

— J'y suis, j'y reste ! ! répondit cette dernière, Comptez sur moi, la belle mignonne sera bien gardée ! !

— Toutes les demi heures tu lui feras prendre une cuillerée de potion...

— C'est entendu...

— Et si par hasard il se passait quelque chose qui ne te semble pas naturel, tu viendrais nous appeler...

— C'est compris...

— Eh bien, montons...

Paul jeta un long regard sur Renée et suivit son ami. Victor Béralle leur serra la main à tous deux et se disposa à regagner pédestrement la rue de Piepus où il demourait.

Le fils de Pascal Lantier passa une nuit terrible. Malgré les sages conseils du futur docteur il lui fut impossible de prendre une minute de repos. L'angoisse ne lui permettait point de fermer les yeux.

Jules sommeilla tant bien que mal pendant quelques heures, mais dès le point du jour l'étudiant le réveilla. Il se leva tout grelottant, s'habilla en un tour de main, et tous deux descendirent auprès de Renée.

En garde-malade consciencieuse, en véritable sœur de charité, Zirza s'était bien gardée de fermer l'œil, et de demi-heure en demi-heure avait administré le cordial préparé par son mari.

— A-t-elle dormi ? lui demanda ce dernier.

— Pendant deux heures environ...

— Le sommeil était-il agité ?

— Très agité...

— Accompagné de délire ?

— C'est probable, car d'instant en instant la mignonne prononçait des mots sans suite et des phrases incompréhensibles...

— Voyons un peu... fit l'étudiant.

Et il s'approcha de la malade qu'il examina très attentivement.

Renée avait les yeux ouverts. Elle les tourna vers lui, mais elle ne parut pas s'apercevoir de la présence d'un étranger en face d'elle.

— Très violente encore la fièvre !... dit Jules Verdier. Le cerveau est pris et la pensée absente...

Paul à son tour s'approcha du lit.

— Renée... mademoiselle Renée... murmura-t-il avec un accent de tendresse et de supplication.

L'enfant entendit son nom. Ses yeux sans expression levèrent sur celui qui venait de le prononcer, puis ils se dirigèrent de nouveau vers un point vague de l'espace.

— Elle ne m'a pas reconnu ! ! s'écria Paul au désespoir.

— C'était prévu ! répliqua Jules Verdier. Voyons, sarpisti !... du calme !... du calme !... sois homme ! ! L'état de mademoiselle Renée est grave pour le moment, c'est indiscutable, mais je compte que cette période inquiétante sera de courte durée et que la guérison ne se fera guère attendre...

— Bien vrai ?

— Oui, bien vrai...

— Tu me l'affirmes ?

— Je te jure que telle est ma conviction...

— Ah ! mon ami, tu me ravives ! je me sentais mourir ! !

— Zirza, mon canard bleu, continua l'étudiant, tu as veillé comme un ange et nous te dédions l'expression de notre gratitude... Mais tu es fatiguée. Va te reposer pendant quelques heures... Nous te remplacerons momentanément ici. Tu n'iras pas à ton atelier aujourd'hui...

Ouvrons une parenthèse pour rappeler à nos lecteurs que Zirza la blonde à ses moments perdus, — (d'ailleurs ils étaient rares), travaillait dans un atelier de fleuriste.

— Oui, chien-chien... répondit-elle en embrassant son mari sur les deux joues, mais on me réveillera pour déjeuner...

— Je te le promets... Nous déjeunerons avec Paul... On nous montera à manger du restaurant...

Madame Verdier disparut :

— Maintenant, dit Jules à son ami, dès qu'il se trouva seul avec lui ; assied-toi là, en face de moi, et causons sérieusement...

Paul s'installa à l'un des angles de la cheminée et demanda d'une voix tremblante :

— Tu veux me parler de Renée ?

— Oui.

— Son état est grave, n'est-ce pas ?

— Tu connais à cet égard une pensée tout entière... Je n'ai rien atténué... rien exagéré... Le péril existe à coup sûr, quoique les chances de salut me semblent nombreuses, mais il faut appeler un médecin...

— Un médecin !... répéta le fils de Pascal.

— Sans doute...

— Eh ! bien, et toi ?...

— Moi je suis étudiant en médecine, comme tu es étudiant en droit... répliqua Jules Verdier en riant ; j'admettrai si ça te fait plaisir que nous sommes deux puits de science, mais à cette heure je n'ai pas plus le droit de signer une ordonnance que toi d'aller plaider au palais ; si par malheur il arrivait une catastrophe à la quelle je refuse de croire, je serais répréhensible comme toi, et ma responsabilité dépasserait de beaucoup la tienne... Donc, je te le répète, il faut un médecin.

— Et à ce médecin, murmura Paul, il faut raconter l'accident ou plutôt le crime ?...

— Cela n'est point douteux, mais qu'importe ? Ne pense-tu pas toi-même à te rendre chez le commissaire de police, à lui faire ta déclaration, à lui répéter ce que tu sais, ce que tu as vu. à l'instruire enfin de la tentative criminelle dont cette pauvre enfant a été la victime ?

— Non ! répondit carrément l'étudiant en droit. Non, je ne pense point à cela, et je ne veux pas le faire...

Jules Verdier regarda son ami avec stupeur.

— Tu veux laisser secret l'attentat commis sur mademoiselle Renée ! s'écria-t-il.

— Oui.

— Tu as une raison pour te taire ?

— Une raison grave !

— Laquelle ?

— J'ai songé toute la nuit à ce qui se passa... Ma première idée était d'aller faire ma déclaration, ainsi que tu me le conseillais tout à l'heure... J'y ai renoncé...

— Réfléchis donc qu'en te taisant tu assumes une responsabilité terrible...

— Je le sais bien, mais je sais aussi qu'en parlant j'attirerais peut-être sur Renée de nouveaux périls.

L'étudiant en médecine sentait grandir sa stupeur.

— Je ne te comprends pas du tout... dit-il ; explique-toi...

— Je vais le faire, car ma confiance en toi est sans bornes...

Par suite de circonstances dont le détail serait trop long, et qui n'ont point de rapport direct avec ce qui nous occupe, je sais que la naissance de cette jeune fille est entourée de mystère. Je sais qu'une surveillance occulte n'a jamais cessé de planer sur elle... qu'elle ne connaît point sa famille... qu'elle ignore si son père et sa mère sont vivants ou morts... Ces ténèbres, épaissies à dessein, cachent quelque chose de sinistre... Au fond de cette ombre il y a certainement un lamentable secret de famille, un crime ou une honte... En allant prévenir la police, ne vais-je pas soulever un voile qui doit rester baissé ?... La lumière faite sur le passé ne sera-t-elle point préjudiciable à l'innocente enfant ? Dans le doute je dois m'abstenir, à moins que mademoiselle Renée elle-même ne me donne le droit d'agir en son nom...

— Mais, interrompit Jules, attendre qu'elle t'ait donné ce droit, c'est laisser aux auteurs du crime le temps de se mettre en garde contre toute poursuite !

— Si Renée m'autorise à les poursuivre et à provoquer leur châtiement, je les trouverai, je le jure, quand je devrais pour cela me faire agent de police ! Renée sera vengée si elle veut l'être...

L'étudiant en médecine sourit.

— Il me paraît inutile de te demander si tu aimes cette jeune fille... dit-il.

— Je l'aime de toute mon âme ! répliqua Paul avec feu ; j'ai mis en elle tout mon espoir, tout mon avenir, toute ma vie ! Un voile cache sa naissance... Peu m'importe ce qui se trouve derrière ce voile ! Peu m'importe le sang qui coule dans ses veines ! Si elle est l'enfant d'une honte ou d'un crime, est-ce sa faute ? Pour la rendre responsable il faudrait être fou et je ne le suis point... J'aime Renée qui est un ange, ou plutôt je l'adore, et je l'adorerai toujours ! Comprends-tu ?...

— Pardieu !... c'est clair !...

— M'approuves-tu de garder provisoirement le silence ?...

— Je t'approuve...

— Et remarque bien que j'ai pour me taire jusqu'à nouvel ordre deux raisons dont la seconde n'est pas moins grave que la première... Les gens qui voulaient tuer Renée avaient un motif important pour commettre un meurtre aussi lâche ! (À cet égard le doute est impossible.) Ils n'assassinaient point la pauvre enfant afin de la dépouiller... De mystérieux intérêts de famille exigeaient qu'elle disparût... Les assassins, croyant l'œuvre infâme accomplie, ne songeront plus qu'à tirer parti du orime commis... Ils feront au contraire de nouvelles tentatives s'ils savent que leur victime est sauvée...

— Tout cela est très juste... répondit Jules Verdier. Tu

as raison et plus que raison. Mais il n'en pas moins indispensable que mademoiselle Renée reçoive les soins d'un homme à qui son diplôme de docteur confère le droit de signer des ordonnances...

— Soit ! Ne connais-tu pas un médecin en qui je puisse avoir confiance comme en toi-même ?

Jules se frappa le front.

— Et ! si, pardieu !... s'écria-t-il : j'ai notre affaire... Justin Maréchal, un compatriote, un camarade d'enfance, qui s'est installé au quartier de la Sorbonne... C'est un ami sûr et discret... il ne songera même point à te questionner...

— Il faut le voir...

— Je vais le chercher... Si je le trouve à son domicile je le ramènerai, et nous serons ici dans une demi-heure... En attendant mon retour, pas un mot à notre malade... pas un seul mot, c'est très essentiel...

— Sois tranquille...

Jules monta chez lui, mit un paletot, prit un chapeau, et courut au quartier de la Sorbonne.

Justin Maréchal allait sortir pour faire ses visites. Sur la prière de son ami, il le suivit rue de l'École-de-Médecine. Chemin faisant, Jules le pria de n'adresser à l'étudiant en droit que les questions qui lui sembleraient indispensables, et le mit au courant de la situation dans une certaine mesure.

Paul et Justin ne se connaissaient point, mais, dès le premier coup d'œil, un courant de sympathie s'établit entre eux. Ils échangèrent une poignée de mains, puis le jeune docteur s'approcha de Renée, et après un sérieux examen il se prononça de façon catégorique.

— État comateux qui peut se prolonger, dit-il, mais qui ne me semble point inquiétant... D'ici à quatre ou cinq jours nous nous serons rendus maîtres de la fièvre...

Le fils de Pascal Lantier écoutait avec ivresse les paroles rassurantes du médecin. Ce dernier ajouta, en s'adressant à Jules :

— Qu'as-tu fait jusqu'à présent ?

Après avoir entendu les explications de l'étudiant, il reprit :

— C'est ce qu'il fallait... Maintenant je vais écrire une ordonnance et je vous engage, monsieur Paul, à vous mettre l'esprit en repos, car je réponds de votre chère malade...

— Ah ! monsieur, que vous me rendez heureux et combien je vous suis reconnaissant !

Justin Maréchal traça son ordonnance, qui n'avait rien de bien compliqué et, après un nouvel échange de poignées de mains, se retira en promettant de revenir le jour suivant.

— Tout va bien ! s'écria Jules après le départ de son ami. Tu vois, j'avais raison, la petite est sauvée ! Va faire préparer la potion... Moi, je file au restaurant donner l'ordre de monter à trois convives affamés une nourriture abondante et choisie... Ensuite j'irai réveiller Zirza...

Paul désigna Renée.

— La laisserons-nous seule ? demanda-t-il.

— Parfaitement... Moins nous serons près d'elle et mieux cela vaudra. Allons, mon copain, fais une risette ! Tu es en purgatoire, mais les portes du paradis s'ouvriront pour toi !

La gaieté de l'étudiant en médecine était communicative. Lantier ébaucha un sourire.

Les deux jeunes gens sortirent ensemble. Quand il revint avec la potion, Paul trouva Jules et Zirza mettant le couvert.

Jules prit la fiole.

— Occupez-vous des soins du ménage, mes enfants... dit-il. Moi je vais me livrer à mes fonctions d'infirmier...

Il administra le médicament à la malade, puis le patronnet du restaurant apporta le déjeuner dans une grande mance et l'on se mit à table.

L'entrain joyeux de Jules et de Zirza finit par gagner Paul qui, certain désormais de la prochaine guérison de Renée, se sentait très heureux de l'avoir retrouvée.

La blonde Zirza passa la journée près du lit tandis que les deux jeunes gens allaient suivre leurs cours.

Lorsqu'ils rentrèrent à l'heure du dîner, la prostration de Renée continuait, mais la poitrine était moins oppressée, la respiration moins sifflante, et Jules constata un mieux sensible.

Ou ne se sépara qu'à onze heures du soir. Paul resta en extase pendant quelques minutes devant le doux et charmant visage dont la fièvre empourprait la paleur.

— N'est-ce point un rêve, une illusion ? balbutia-t-il en étendant ses mains tremblantes vers l'enfant adorée. Elle est ici !... près de moi !... chez moi !... je puis veiller sur elle !... je pourrai lui dire que je l'aime ! Ah ! Dieu qui m'a permis de la sauver est bon, et je le bénis à genoux ! Elle sera bientôt guérie, et si son cœur m'appartient comme déjà le mien est à elle... si je puis espérer qu'elle devienne un jour ma femme, je la conduirai à mon père, en m'écriant avec un joyeux orgueil : — Voilà l'enfant que j'adore !... voilà votre fille !...

Après cette contemplation extatique l'étudiant mit un genou en terre, prit une des mains brûlantes de Renée et la pressa contre ses lèvres avec autant de respect que d'amour. Puis il se retira dans la chambre voisine où Mme Verdier lui avait préparé un lit sur un divan.

Le jeune homme était brisé de fatigue. Le sommeil, un sommeil calme et réparateur, ne se fit point attendre, et cette fois fut peuplé de rêves d'heureux augure.

Hélas ! un vieux proverbe n'a-t-il pas dit : « Tous songes sont mensonges !... »

V.

Nous avons quitté la gare de Maison-Rouge, au moment où l'homme à la casquette galonnée venait de déposer Ursule sur les coussins du compartiment réservé, et où le train se remettait en marche.

— Nous n'arriverons à Paris que dans deux heures et demie... dit l'inconnu à madame Sollier ; si vous pouviez dormir, je crois qu'un peu de sommeil vous ferait grand bien... Je vais vous arranger une sorte de lit, et rien ne vous empêchera d'écouter votre jaube.

— Je vous remercie mille fois, monsieur, répliqua la malade, et je vous laisse prendre soin de moi.

— Vous vous placerez par ici — reprit l'homme au galon en désignant la portière qui se trouvait du côté de la contre-voie. Si quelque employé se présente pour le contrôle des billets, vous ne serez pas dérangé...

— Faites, monsieur.

L'inconnu prit les coussins et les entassa entre les banquettes comme des matelas, en ayant soin que l'un deux, à moitié relevé, formât une sorte de traversin. Ensuite il aida madame Sollier à s'étendre sur cette couche improvisée. Les épaules d'Ursule, posées sur le coussin relevé, prenaient par conséquent leur point d'appui contre la portière.

— Comment vous trouvez-vous ? lui demanda son compagnon de route.

— Aussi bien que dans mon lit.

— Vous n'avez pas froid ?

— Non, je suis chaudement couvert... Grâce à vous, monsieur, je ferai le voyage sans la moindre fatigue... Est-ce que la neige tombe toujours ?

— Oui, madame, et même elle redouble. La campagne est toute blanche.

Ursule ne questionna pas davantage. Elle n'avait point quitté le petit sac de chagrin noir que retenait à son bras une chafnette d'acier nickelé. L'inconnu voyait ce sac à merveille, mais ne semblait point y faire attention.

Il s'assit à l'autre extrémité du compartiment et, essayant avec son mouchoir la buée qui ternissait la vitre, regarda au dehors.

Mollement bercée par la trépidation régulière du chemin de fer, madame Sollier ferma les yeux et songea à tout ce qui l'intéressait et intéressait Renée. Peu à peu sa pensée devint confuse. L'engourdissement s'empara de son cerveau. Ses souvenirs se voilèrent ; elle cessa de penser... Elle dormait.

Le bruit plus fort de sa respiration frappa l'oreille de l'inconnu. Il tourna les yeux vers elle et murmura :

— Bravo !... Le sommeil est mon complice ! Il me tarde maintenant d'arriver au viaduc de Petit-Bry.

Le train ralentit sa marche et s'arrêta tout à fait. Des voix crièrent :

— Eméramville...

— Encore une station après celle-ci... pensa l'homme au galon.

Le train fila de nouveau. Au dehors la bourrasque faisait rage. Un vent glacé chassait des tourbillons de neige contre les vitres des wagons et sifflait dans les rainures des portières.

D'Eméramville à Villiers-sur-Marne le train met onze minutes. A mesure qu'on approchait de Villiers, le visage de l'inconnu changeait d'expression. Ses traits crispés, ses yeux vacillants, dénotaient une agitation violente.

Ursule fit un mouvement. L'homme au galon la regarda d'un air frouche.

— Fasse le diable qu'elle ne se réveille pas ! se disait-il. Le sommeil simplifierait bien ma besogne ! Point de lutte, point de cris... La chose irait toute seule...

O'était une fausse alerte. Madame Sollier ne remua plus. Son sommeil était calme et profond.

On stoppa à Villiers-sur-Marne puis, au bout de moins d'une minute, le train se remit en mouvement. L'inconnu attendit quelques secondes, se pencha vers la malade et écouta sa respiration paisible.

Un grand tartan placé sur la tête d'Ursule enveloppait son visage et la préservait du froid qui se faisait sentir à l'intérieur du wagon, malgré les boules d'eau chaude réglementaires.

Satisfait de son examen l'homme, se redressant, se glissa jusqu'à la portière à laquelle s'adossait Ursule. Lentement, avec une adresse extrême et des précautions infinies, il abaissa la vitre et passa son bras par l'ouverture que son corps masquait entièrement, interceptant le froid et la neige. Il se pencha au dehors. Sa main atteignit la targette mobile et la fit basculer. Ensuite il tourna la poignée de cuivre en ayant soin de tirer à lui la portière pour l'empêcher de s'ouvrir avant le moment voulu. Cette besogne achevée, il retira son corps et referma la vitre.

Ursule poussa un profond soupir. Sa tête changea de position. Ce fut tout. Elle ne se réveilla pas. L'inconnu la regarda en souriant et s'assit, mais sans cesser de maintenir la portière.

La neige continuait à tomber, de plus en plus épaisse. Le train finit avec une rapidité vertigineuse. Les silhouettes à peine entrevues des arbres chargés de givre fuyaient comme des ombres. Les haies bordant la voie semblaient un long ruban grisâtre.

Soudain l'homme tressaillit.

— On va entrer sur le viaduc... murmura-t-il.

Il achevait à peine de prononcer mentalement cette phrase, que les premiers wagons s'engagèrent en effet sur le viaduc de Petit-Bry, qui traverse la Marne à une altitude de quarante mètres environ. Le train siffla pour annoncer son arrivée à la gare dont une minute seulement le séparait.

Le moment attendu était arrivé. L'homme donna une forte poussée à la portière qui s'ouvrit brusquement. Madame Ursule qui s'y trouvait adossée bascula, le poids de la tête et des épaules entraînant le reste du corps.

La malheureuse femme roula sur la voie, après être restée pendant une seconde accrochée au marchepied.

Le train continuait à siffler. Pâle et tremblant, l'inconnu referma la portière, remit la targette en place, releva la vitre et replaça les coussins. Ensuite il se laissa tomber sur l'un d'eux, en respirant avec force et en épongeant avec son mouchoir son front mouillé de sueur.

— C'est fait... murmura-t-il d'une voix sourde, voilà de la jolie besogne... Le camarade ne doit pas avoir chaud, mais il sera content.

On arrivait à la gare de Nogent-sur-Marne. L'homme ouvrit la portière et, après être descendu sur le quai de débarquement, eut grand soin de la refermer.

A moitié gelés, les capuchons de leurs cabans rabuttus jusqu'aux yeux, les employés du train avaient hâte de repartir. A la sortie l'homme donna son ticket au receveur grelottant qui ne le regarda pas.

— A la gare de Joinville, maintenant ! fit-il en s'élançant dehors et en prenant sa course vers la rue qui forme l'artère principale de Nogent-sur-Marne.

Puis il disparut au milieu des tourbillons de neige.

Ursule était tombée sur le marchepied, nous l'avons dit, et, après y être restée accrochée pendant le quart d'une seconde, avait rebondi sur la contre-voie sans pousser un cri.

La vitesse du train, le froid pénétrant, la stupeur résultant d'un si terrible réveil, l'avaient paralysée. Lorsqu'elle roula dans la neige avec une épaule luxée, elle était à demi morte déjà, et le sang coulait avec abondance d'une profonde blessure faite à la tête.

Le train sortit du viaduc. Alors se passa une chose étrange. Un monceau de neige, placé le long du parapet du viaduc, du côté de la contre-voie, s'agita tout à coup, se dressa et prit la forme d'un homme.

C'était un homme en effet, un homme transi jusqu'aux moelles, qui depuis dix minutes attendait là, accroupi, et que la neige avait couvert de façon à le cacher complètement.

Cet homme, après s'être secoué à plusieurs reprises pour rétablir la circulation du sang dans ses membres engourdis, se mit à suivre sur la voie la ligne du passage du train. Arrivé à peu près au milieu du viaduc, il fit halte et se baissa vers le sol. Il se trouvait en face du corps, ou plutôt du cadavre d'Ursule.

— Allons ! murmura-t-il, Jarrelonge a bien travaillé !... Nous voici les maîtres de la position. Il ne s'agit plus que de reprendre la fausse lettre du notaire et de m'emparer de celle écrite par feu Robert Valloirand à cet honorable officier ministériel... Elle a certainement sur elle ces deux missives dont elle devait tenir à ne point se séparer... Mais il ne faut pas encombrer la voie montante... Aucun train ne passera d'ici à cinquante minutes... J'ai beaucoup plus que le temps...

Saisissant le corps raidi par le froid, il le souleva, le porta le long du parapet et se mit à fouiller minutieusement les poches. Dans l'une il trouva des clefs et un porte-monnaie. Dans une seconde, un mouchoir. La troisième enfin renfermait un portefeuille.

— C'est là dedans que doivent être les lettres... reprit le misérable en empochant le portefeuille et les autres objets. Tout va bien ! Je n'ai rien oublié. La neige, dans dix minutes, aura rempli la trace de mes pas et comblé l'empreinte passagère laissée par le cadavre... On ne s'occupera même pas à la gare du compartiment vide. Le mystère restera impénétrable... La police en défaut sera réduite à inventer un nouveau « Juif »... La fortune de l'oncle Robert est à nous !...

Il se pencha sur le parapet.

Sous les piles du viaduc la Marne roulait ses flots sombres chargés de glacons qui s'entre-choquaient avec un bruit lugubre.

— Comme l'autre !... murmura l'homme.

Et, soulevant la malheureuse Ursule qui n'était qu'évanouie, il l'étendit d'abord sur le parapet, puis la poussa en avant. Le corps tournoya deux fois et franchit avec la rapidité d'une flèche les quarante mètres qui la séparaient de la rivière où il s'engloutit.

Léopold Lantier, que nos lecteurs ont reconnu, n'était déjà plus là. Il gagna en courant l'extrémité du viaduc, se laissa glisser sur le talus couvert de neige que bordait une haie d'épines, traversa cette haie, se trouva sur la route conduisant d'un côté à la berge de la Marne et de l'autre à la gare de Nogent, et prit la direction de la berge.

Au moment de l'atteindre, il s'arrêta et prêta l'oreille. L'horloge du clocher de Petit-Bry commençait à sonner. Le scélérat compta onze coups.

— Onze heures ! fit-il en se remettant en marche. Un train passe à Joinville à onze heures trente-six minutes... Jarrelonge doit m'attendre à la gare... J'arriverai à temps...

Suivant alors d'un bon pas la route de halage qui conduit auprès du pont de Joinville il ne mit qu'une demi-heure pour gagner la station du chemin de fer.

Il franchit le seuil de la salle d'attente. Jarrelonge s'y trouvait, assis dans un coin sombre, et se leva en voyant entrer Lantier. Celui posa vivement un doigt sur ses lèvres. Le bandit en sous-ordre comprit et se laissa retomber sur sa banquette. Léopold alla s'asseoir loin de lui.

Le guichet s'ouvrit. Lantier se présenta aussitôt.

— Une seconde pour Reuilly, fit-il.

On lui délivra son ticket. Derrière lui venait Jarrelonge.

— Pour où ? demanda l'employé.

— Reuilly... seconde...

— Voilà...

La porte de la salle d'attente tourna sur ses gonds. Une voix cria :

— Messieurs les voyageurs pour Paris, en voiture !

En passant à côté de Jarrelonge Léopold lui dit tout bas :

— Ne monte pas avec moi... Nous nous retrouverons là-bas.

Et il traversa la voie. Le train annoncé stoppait en gare. Les deux hommes s'installèrent dans deux compartiments différents.

A Reuilly ils descendirent, gagnèrent la sortie sans s'adresser la parole, et se dirigèrent à vingt pas l'un de l'autre vers le boulevard. Là seulement ils se rapprochèrent.

— Eh bien?... fit Jarrelongo curieusement.

— Joli travail... répondit Léopold. Mais bouche close... Nous causerons à la maison, ou souplant.

Quelques minutes plus tard ils étaient attablés dans le pavillon du passage Toonier, en face d'un bon feu préparé d'avance. Jarrelongo avait ôté la vaste houppelande qui cachait son costume de domestique de bonne maison.

— Tu as fouillé la brave dame ? demanda-t-il.

— Avec beaucoup de soin, je te prie de le croire...

— Qu'as-tu trouvé ?

— Voici les bibelots...

Et Léopold sortit de ses poches les différents objets volés sur le corps de madame Sollier.

— D'abord des clefs... dit-il.

— Ce ne sont pas celles de sa malle, fit observer Jarrelongo, car je les ai en ma possession avec le bulletin de bagages...

— Nous les mettrons de côté.. Un mouchoir...

— En le démarquant il pourra servir... Faut jamais rien laisser perdre...

— Un porte-monnaie...

— Est-il garni ?

Lantier l'ouvrit et en vida le contenu sur la table.

— De l'or ! s'écria Jarrelongo dont les yeux étincelèrent de convoitise en voyant une trentaine de louis. Il y en a pas mal...

— Nous partagerons en frères, mais ce n'est point cela qui me préoccupe pour le moment...

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— C'est ma lettre...

— Celle que j'ai portée là bas ?

— Oui... Elle doit être dans le portefeuille avec l'autre...

— Quelle autre ? demanda curieusement le libéré.

— Parbleu ! celle qu'il me faut !... Le pivot sur lequel toutes mes combinaisons reposent... Si dame Ursule n'avait point possédé cette lettre, elle ne serait pas en ce moment au fond de la Marne...

Tout en parlant, le cousin de Pascal Lantier ouvrait le portefeuille.

— Ah ! ça, voyons, mon vieux, murmura Jarrelongo avec un regard quêté, tu me diras bien un jour quel est le particulier pour le compte de qui nous travaillons.

Léopold allait explorer les poches de l'agenda. Il s'intérompit, regarda son interlocuteur bien en face, et répliqua :

— Est-ce que par hasard tu ne te souviens plus de nos conventions ?

— Si... si... j'ai bonne mémoire... soumission aveugle... obéissance passive... c'est promis... c'est juré... Mais, entre amis, entre nous à zigs... on peut bien se faire quelques petites confidences... et raconter quelques petits secrets...

— Les secrets que tu me demandes ne sont pas les miens... par conséquent je les garderai... Tiens toi cela pour dit, mon bonhomme !

Le ton net et carré de Léopold témoignait d'une résolution

immuable. Jarrelongo n'insista point ; mais, tout en se versant un grand verre de vin, il fit une grimace de mécontentement.

Léopold ne s'occupait plus de lui et fouillait le portefeuille avec une vivacité qui ne tarda point à devenir fébrile.

— Rien ! Rien ! dit-il brusquement en donnant un grand coup de poing sur la table.

— Les lettres n'y sont pas ? répéta Jarrelongo, partageant instinctivement l'inquiétude et le désappointement de son complice.

— Non !... Tu vois bien que ce portefeuille est vide et qu'il ne peut recéler aucune cachette...

— Oui, je vois...

— Or, puisque les lettres ne sont pas là, où sont-elles donc ?

— As-tu visité le sac ?...

Une expression de stupeur se peignit sur le visage de Léopold. Ses yeux s'arrondirent.

— Quel sac ? demanda-t-il.

— Pardine, un petit sac de cuir noir que la dame ne quittait non plus que son ombre, et qu'elle portait suspendu à son bras gauche par une chaînette d'acier nickelé...

— Tonnerre ! s'écria Léopold avec une explosion de rage. Je ne me suis occupé que des poches ?... Ce sac qu'elle portait au bras, selon toi, je ne l'ai pas vu !... Je suis bien sûr que je ne l'ai pas vu !...

— Il n'aura pu glisser, cependant... fit observer Jarrelongo.

— Pourquoi ?

— Parce que la chaînette passée autour du poignet de la dame le retenait solidement...

Le libéré poursuivit, en montrant une clef minuscule composant, avec deux ou trois autres, le trousseau posé sur la table :

— Cette clef doit l'ouvrir...

— Et j'ai jeté le sac dans la Marne avec le cadavre ! fit Léopold d'une voix étranglée. C'est jouer de malheur !

Jarrelongo tremblait.

— Tout est perdu, alors ? balbutia-t-il.

— J'en ai peur... Mes combinaisons sont à tous les diables !... Que faire ?...

— Dame ! je n'en sais rien car, entre nous, il est difficile d'aller plonger en Marne pour retirer la chose.

Léopold ne l'écoutait pas. Il songeait. Son visage assombri s'éclaira brusquement.

— En vérité, je suis un sot de jeter si vite le manche après la cognée ! fit-il à haute voix. Rien ne prouve que les lettres ne sont pas dans la malle de cette femme...

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 1^{er} cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels en dette voudront bien régler l'arrérage immédiat, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même à file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE, Editeurs.

Boite 1886, Bureau de Poste.